

et puisqu'il est mort subitement, la plume à la main, on peut dire qu'il est mort debout. Il tenait aussi, de sa race, cette clairvoyance aiguisée qui l'empêchait d'être dupe des apparences, mais qui ne dégénéra jamais chez lui en sécheresse de cœur. C'était, sous son flegme affecté d'Ardennais, et sous son masque d'ironiste amusé, un sentimental et même un exalté du sentiment. Il se dépensait pour tous en trésors d'indulgence. Il avait la sérénité du sage. Sa seule présence était un réconfort, tant il rayonnait d'optimisme et de bonté souriante.

Le jour où l'on fêta, à Charleville, la restauration du monument Rimbaud, dont les Allemands avaient fondu le bronze pour en extraire des balles, Ernest Delahaye, comme il était tout indiqué, prit la parole. Il succédait à un orateur vibrant, mais emphatique, qui, pour cet acte de vandalisme, avait voué l'ennemi à l'exécration de l'Histoire et peuplé l'air de ses imprécations. L'auditoire en avait pris figure de circonstance. On eût dit qu'il ne s'agissait plus d'une réjouissance, mais d'une cérémonie funèbre. Or, Delahaye n'avait pas plutôt ouvert la bouche que le sourire réapparut sur les visages. Il disait : « A quoi bon s'étonner que le bronze de Rimbaud ait fourni matière à projectiles explosifs, puisqu'il était dans sa destinée de faire du bruit ? »

Delahaye avait alors plus de soixante-dix ans. Sa parole juvénile avait remis l'assistance en bonne humeur et, par une heureuse coïncidence, le ciel, jusque-là assombri et chargé d'une menace d'averse, se reprit à luire, traversé d'un rayon de soleil.

Delahaye était l'homme cordial par excellence. Toute sa vie fut consacrée au culte de l'amitié. Ne se serait-il employé qu'à sauver du désastre l'œuvre de Germain Nouveau qu'il se serait déjà acquis des droits à notre reconnaissance et qu'il aurait bien mérité des lettres françaises ; mais en nous introduisant si pertinemment dans l'intimité de Verlaine et de Rimbaud, en dévoilant, pour les générations futures, leur vrai caractère, si différent de celui que leur prête la légende, il a lié sa fortune à la leur, et son nom est assuré de survivre aussi longtemps que la Postérité maintiendra ces deux génies à l'honneur. — ERNEST RAYNAUD.

§

Mort de Sébastien Voirol. — On avait (aujourd'hui, les vivants vont si vite) oublié un peu Sébastien Voirol. Sa mort, survenue à Lausanne le 16 novembre dernier, a rappelé l'attention sur cet

écrivain, figure sympathique qui eut sa période de notoriété dans nos milieux littéraires d'avant-guerre.

D'origine scandinave (car le nom sous lequel on le connaissait était un pseudonyme), Voirol fut chez nous un des premiers écrivains imbus d'esprit européen, alors que c'était encore une originalité : on sait si depuis l'espèce a crû et multiplié. Dans ses livres, il se plaisait à faire voisiner les idiomes, et en voici un, *De Chiozza à San Bastian*, publié en 1926 (sa dernière œuvre si nous ne nous trompons), où le français s'émaille de phrases italiennes, espagnoles, et s'interrompt pour laisser passer un poème anglais.

Artiste au commerce fin et agréable, Voirol avait une culture variée, et son dilettantisme allait de la philosophie à la danse, en passant par la musique. Il fut, pendant plusieurs années, secrétaire de la direction de l'Opéra. Cet homme du Nord aimait les évocations de Venise, de l'Orient, de l'Asie. Mais on dit que celui de ses ouvrages qu'il préférait était la *Philosophie nestvédienne* (Meynial, éditeur).

Il avait été un des premiers adhérents du Simultanéisme de Barzun et Fernand Divoire, et le groupe « Art et Liberté », dont il avait été un des fondateurs, avait représenté de lui un poème « simultané » dont on parla, le *Sacre du Printemps*.

L'amateur des curiosités littéraires de notre époque recherchera quelques-uns de ses livres, tirés à peu d'exemplaires et souvent hors commerce : *L'Eden* (lib. Molière), les *Sandales aux larmes* (Figuère), le *Sacre du Printemps* (Meynial). — L. M.

§

Prix littéraires. — Le prix George Sand (10.000 fr), décerné pour la première fois par Mme Aurore Sand et les « Amis de George Sand », a été attribué à Mlle Harlor, pour l'ensemble de son œuvre.

Le prix Lasserre a été décerné, à l'unanimité des membres de la Commission, à M. Louis de Robert, pour l'ensemble de son œuvre.

Le prix de l'Afrique du Nord (8.000 francs) a été attribué, pour 1930, à M. E.-F. Gautier, auteur d'*Un siècle de colonisation; études au microscope*. D'autre part le Comité qui décerne ce prix a accordé une somme de 2.000 francs à M. Gabriel Esquer pour ses livres : *Iconographie historique en Algérie* et *La prise d'Alger en 1830*.

Le prix Femina a été donné par onze voix à M. Marc Chardourne (*Cécile de la folie*) contre six à Mlle Paule Henry Bordeaux.